

dictions de Dieu sur toutes les affaires importantes, IV, 20 ; III, 1-6 ; 11, 13-23 ; VI, 18 ; VIII, 6-10, etc. ; la fuite de tout péché est recommandée comme celle du seul mal véritable, IV, 23, etc. — L'intervention d'un ange, envoyé de Dieu, est un des traits principaux du livre de Tobie, qui nous révèle ainsi, d'une manière manifeste, la doctrine des anges gardiens. — Cette histoire est, comme celle de Job, une justification de la Providence ; mais dans Job le problème du mal est discuté théoriquement, ici il est résolu, pour ainsi dire, en action, par les incidents de la vie vulgaire.

CHAPITRE VII :

JUDITH.

ARTICLE I :

Introduction au livre de Judith.

Texte original. — Versions et manuscrits. — Caractère historique. — Auteur. — Date.

* 535. — Du texte original du livre de Judith.

Nous n'avons plus le texte original du livre de Judith, non plus que celui de Tobie. Il est même incertain en quelle langue il a été primitivement écrit. D'après quelques-uns, il était en hébreu, d'après S. Jérôme en chaldéen (1). Ce qui est incontestable, c'est qu'il a été rédigé d'abord en une langue sémitique et non en grec, car 1° la version des Septante est hérissée de locutions et de tournures orientales (2) ; la couleur est hébraïque, les constructions portent une empreinte tellement caractéristique qu'il est facile à un hébraïsant exercé, en lisant le récit, de reconstruire mentalement la phrase primitive. — 2° Aucun autre livre de l'Ancien Testament n'est

(1) S. Jérôme, *Præf. in Judith*, t. XXIX, col. 39.

(2) Judith, II, 17, et VII, 18 ; I, 16 ; II, 18 ; V, 9, 18 ; X, 7, et XII, 20, XIV, 19 ; I, 7 ; II, 23 ; 5 ; III, 20 ; VII, 15 ; X, 23 ; XI, 5 ; V, 28, etc.

aussi pauvre en particules (1), ce qui indique encore un original sémitique. — 3° Enfin la traduction grecque contient quelques passages peu intelligibles qui s'expliquent facilement en rétablissant le texte mal compris(2).

* 536. — Variantes des anciennes versions et des manuscrits.

Le texte de notre Vulgate diffère notablement de la version grecque. S. Jérôme omet plusieurs choses qui se trouvent dans le grec (3), et dans ce dernier manquent plusieurs détails qu'on lit dans le latin (4). On peut se rendre compte, jusqu'à un certain point, de ces différences, par ce que dit S. Jérôme, dans sa préface du livre de Judith : « Sepositis occupationibus, quibus vehementer arctabar, huic [libro] unam lucubrationunculam dedi, magis sensum e sensu, quam ex verbo verbum transferens. Multorum codicum varietatem vitiosissimam amputavi; sola ea quæ intelligentia integra in verbis chaldæis invenire potui, latinis expressi. » La comparaison des manuscrits grecs confirme le langage du saint docteur; ils ne sont pas d'accord entre eux. Les citations faites par les anciens Pères montrent aussi qu'il existait une grande variété de leçons. Enfin, indépendamment des développements plus ou moins longs du récit, des additions ou des suppressions, les nombreux noms propres qu'on lit dans Judith sont très différents dans les manuscrits et les versions, ce qui achève de rendre l'interprétation de ce livre difficile.

(1) La particule δέ manque, I; III; IV; XI; ἀλλά, III-v; VII; IX-XI; XIII, xv-xvi; l'une et l'autre sont remplacées par καί; μέν se lit seulement v, 20; ἄν seulement xi, 2, 15; XII, 4; XIV, 2; τε, οὖν, ἄρα, nulle part. Fritzsche, *Handbuch zu den Apocryphen*, t. II, p. 147.

(2) Grec, XVI, 3; III, 9; I, 10. Vaihinger, au mot *Judith*; Herzog, *Realencyklopädie*, t. VII, 1857, p. 136.

(3) Texte grec reçu, I, 13-16; VI, 1, etc.

(4) IV, 8-15; v, 11-20, 22-24; VI, 15 sq.; IX, 6 sq. Pour des variantes de forme, voir I, 3 sq.; III, 9; VI, 13; VII, 2 sq.; X, 12 sq.; XV, 11; XVI, 25. Noms différents : I, 6, 8, 9; IV, 5; VIII, 1; nombres différents : I, 2; II, 1; VII, 2, etc. La comparaison du texte des Septante et de la Vulgate a été faite en détail par J. Cappel, *Commentarii et notæ criticæ in V. T.*, Amsterdam, 1689, p. 574-575; Eichhorn, *Einleitung in die apocryphischen Schriften*, p. 318.

Cet état du texte du livre de Judith s'explique par sa grande popularité. Comme il était beaucoup lu, il était beaucoup copié et, par suite, il s'y introduisait beaucoup de variantes (1). La traduction que contient notre Vulgate doit être préférée à toutes les autres. « Quoique... S. Jérôme traduisit le livre assez librement, *magis sensum e sensu quam ex verbo verbum transferens*, il faut considérer sa version, en somme, comme la restitution la plus fidèle du texte original, lors même que le texte grec, en certains endroits, serait plus exact » (2).

537. — Caractère historique du livre de Judith.

Un grand nombre de critiques modernes prétendent que le livre de Judith est une fiction : « Drama aliquod seu poema sacrum, a pio quodam homine effictum, qui docere hac ratione voluerit, quomodo Deus fideles suos Israelitas subinde adjuvare et ex præsentissimis periculis mirabiliter eripere soleat » (3). D'autres, sans aller aussi loin, soutiennent que c'est un mélange de réalité et de fiction. Ils n'ont cependant, ni les uns ni les autres, aucune raison sérieuse à alléguer en faveur de leur opinion. 1° L'ensemble et les détails du récit prouvent qu'il est réellement historique : il fournit des renseignements précis sur l'histoire, I, 5-10; la géographie, I, 6, 7, 8; II, 12-17 (grec, 21-28); III, 1, 14 (grec, 9-10); IV, 3, 5 (grec, 4, 6); la chronologie, II, 1 (grec, I, 13, 16); VII, 4;

(1) Quelques-unes de celles qui existent entre le texte latin et le texte grec paraissent s'expliquer par le fait que le traducteur avait mal entendu ce que disait le lecteur, sous la dictée duquel il faisait sa version. Ainsi le texte grec, X, 5, *καὶ ἄρτων καθαρῶν*, *des pains purs*, est remplacé dans la Vulgate par : *et panes et caseum*; au lieu de *καθαρῶν*, le traducteur semble avoir entendu *καὶ τυροῦ*, *et du fromage*; — XVI, 3, Vulg., 4 : *ὅτι εἰς παρεμβολὰς αὐτοῦ*, qui *posuit castra sua*, *ὁ θεός*, au lieu de *ὅτι εἰς*; — XVI, 17, Vulg. 21 : *καὶ κλαύσσονται ἐν αἰσθήσει*, *ut urantur et sentiant*, *κλύσσονται* au lieu de *κλαύσσονται*. — S. Jérôme refit sa traduction sur le chaldéen, mais il garda comme base, ainsi que l'a prouvé Fritzsche, *Handbuch*, p. 122, l'ancienne Italice qui avait été faite sur le grec.

(2) Welte, *Dictionn. encycl. de la théol. catholique*, t. XII, p. 403.

(3) Buddeus, *Hist. eccl. V. T.*, t. II; Halle, 1719, t. II, p. 618.

xvi, 28 (grec, 23) ; la généalogie de Judith, viii, 1. — 2° Les anciennes prières juives pour le premier et le second sabbat de la fête de la Dédicace contiennent un résumé du livre de Judith, ce qui prouve que les Israélites croyaient à la réalité des faits qui y étaient racontés, car ils n'auraient pu remercier Dieu d'une délivrance imaginaire. Judith, xvi, 31, mentionne d'ailleurs une fête instituée en mémoire de la victoire de cette héroïne (1). — 3° Il existe d'anciens *Midraschim*, n° 201, qui, indépendamment du livre de Judith, racontent les mêmes événements. Il en existe un en particulier, qui peut éclaircir plusieurs passages obscurs ou difficiles de notre texte. — 4° La tradition universelle a admis le caractère strictement historique du livre de Judith. Personne, jusqu'à Luther, ne l'a révoqué en doute (2). — 5° Aucune des objections alléguées contre la véracité des faits consignés dans notre livre n'est concluante, comme nous le verrons dans le cours de l'explication (3).

538. — Auteur du livre de Judith.

Les opinions sur ce point sont aussi diverses que possible :

(1) Sur cette fête considérée comme preuve, voir Montfaucon, *Vérité de l'histoire de Judith*, l. III, c. III, p. 296.

(2) Luther a donné le ton à tous les protestants dans sa préface du livre de Judith, où il dit : « C'est une fiction religieuse ou un poème écrit par un homme pieux et ingénieux, qui symbolise la victoire du peuple juif sur tous ses ennemis, victoire que Dieu lui accorde en tous temps d'une manière merveilleuse... Judith est le peuple juif, représenté comme une veuve chaste et sainte, ce qui est toujours le caractère du peuple de Dieu ; Holopherne est le maître païen, impie ou antichrétien de toutes les époques ; Béthulie désigne une vierge, ce qui indique que les Juifs croyants de cette époque étaient comme des vierges. » Quelques catholiques, comme Bernard Lamy et Jahn, se sont laissé ébranler par les objections de Luther et de ses sectateurs. Montfaucon a exposé la preuve de tradition, *Vérité de l'histoire de Judith*, l. III, c. iv, p. 301-318.

(3) Sur la canonicité du livre de Judith, n° 35, on peut voir Vieusse, *La Bible mutilée par les protestants*, p. 160-169. — Quant à son caractère historique, on peut consulter encore avec fruit, quoiqu'ils ne soient plus en rapport avec les progrès actuels de l'histoire des pays orientaux, Montfaucon, *La vérité de l'histoire de Judith*, in-12. Paris, 1690 ; Huet, *Démonstration évangélique*, 6-9, dans Migne, *Dém. év.*, t. v, col. 328.

S. Jérôme l'attribue à Judith ; Wolff, à Achior l'Ammonite, v, 5 ; Sixte de Sienne, au grand-prêtre Éliacin ou Joakim, xv, 9 ; Huet, Calmet, à Josué, fils de Josédec, compagnon de Zorobabel, au retour de la captivité de Babylone ; Ewald, à l'époque de Jean Hyrcan, vers 130 avant J.-C. ; Volkmar, qui voit dans ce livre une description allégorique de la victoire des Juifs sur Quietus, délégal de Trajan, à un Israélite qui écrivait en 117 ou 118 de notre ère, etc. Les deux dernières opinions sont certainement fausses ; mais il est impossible de décider quel est le véritable auteur de Judith.

539. — Époque de la composition du livre de Judith.

Si l'on ne peut déterminer l'auteur du livre de Judith, peut-on du moins fixer approximativement l'époque où il a été rédigé ? — Oui, quoique les sentiments ne soient pas moins divers. Les uns le font remonter jusqu'à l'an 784 av. J.-C., les autres le font descendre jusqu'à l'an 117 ou 118 de notre ère. Cependant, comme les découvertes assyriologiques permettent d'assurer avec une très grande vraisemblance que les faits racontés dans ce livre se sont passés sous le règne d'Assurbanipal, fils d'Assaraddon, petit-fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, pendant la captivité de Manassé à Babylone (1), il y a tout lieu de penser que la narration a été écrite peu après les événements, parce qu'au bout d'un certain temps écoulé il eût été impossible d'avoir conservé la mémoire d'événements aussi détaillés, aussi compliqués et aussi précis.

540. — Réponse aux objections contre l'antiquité du livre de Judith.

On a prétendu prouver par des arguments plutôt philologiques qu'historiques la date récente du livre de Judith : 1° Il y est question du sanhédrin, *γερωσία*, iv, 8 ; xi, 14 ; xv, 8, texte grec. Or, le sanhédrin n'existait pas avant la captivité. Par conséquent, ce récit est postérieur au retour des Juifs de Babylone. — L'objection serait fondée si *γερωσία* signifiait ici sanhédrin ; mais ce mot est simplement la traduc-

(1) Voir *La Bible et les découvertes modernes*, t. iv, p. 275 sq.

tion de la locution qu'on rencontre si souvent dans la Bible, *les anciens d'Israël*, xv, 9.

2° Deux autres expressions employées par la version grecque sont aussi mises en avant comme preuves du peu d'antiquité de Judith, *προσέβηται* et *προνομήσει*, viii, 6. Les Juifs, dit-on, ne commencèrent qu'assez tard à ranger parmi les fêtes les vigiles du sabbat et des néoménies. Un écrit qui les mentionne est donc peu ancien. — A vrai dire, nous ignorons à quelle époque commença l'usage de ces vigiles, et il n'est pas possible, par suite, de s'en servir, pour fixer une date. De plus, nous avons le droit de penser que le texte original ne parlait pas des vigiles du sabbat et des néoménies, puisque la Vulgate ne les mentionne point.

ARTICLE II.

Analyse et explication du livre de Judith.

Campagnes d'Holopherne contre l'Asie occidentale. — Israël s'apprête à lui résister. — Achior. — Dieu suscite Judith pour délivrer Béthulie. — Elle tue Holopherne. — Victoire d'Israël sur les Assyriens.

541. — 1^{re} section : causes qui amenèrent l'expédition d'Holopherne contre l'Asie occidentale, 1.

Le récit (1) s'ouvre par la mention d'une victoire de Nabuchodonosor, roi de Ninive, sur Arphaxad, roi des Mèdes. Arphaxad est probablement le nom, altéré par les copistes, de Phraorte ou Aphraarte (2), successeur de Déjocès, roi des

(1) Commentateurs catholiques : Raban Maur, *Expositio in librum Judith*, t. cix, col. 541-592; il est suivi, col. 593-636, du *Commentarium Jacobi Pamelii in eundem librum*; Didacus de Celada, *Judith illustris perpetuo commentario litterali et morali, cum tractatu appendice de Judith figurata, id est, de Virginis Leiparæ laudibus*, in-f^o, Lyon, 1637; N. Serarius, *In lib. Judith*, dans Migne, *Cursus compl. Script. S.*, t. xii; le texte de la Vulgate est accompagné d'une traduction latine du texte grec; J. de la Neuville, *Le livre de Judith*, avec des réflexions morales, in-12, Paris, 1728, etc. Cf. Neteler, *Untersuchung der Geltung des B. Judith*, Münster, 1836; Palmieri, *De veritate historica libri Judith*, Golpen, 1886.

(2) Voir Montfaucon, *Vérité de l'histoire de Judith*, l. I. c. II, p. 12-13; O. Wolf, *Das Buch Judith als geschichtliche Urkunde vertheidigt und erklärt*, 1861, p. 25-27.

Mèdes. Nabuchodonosor, roi de Ninive, est Assurbanipal. Aucun roi d'Assyrie n'a porté le nom de Nabuchodonosor (c'est-à-dire, que le dieu Nébo protège la couronne!), parce que le dieu Nébo n'était pas adoré dans ce pays, mais seulement en Babylonie. Cependant, comme Assurbanipal régnait sur ce dernier pays de même que sur le premier, on peut admettre qu'il avait adopté, comme roi de Babylone, un nom qui rendait hommage au dieu de la contrée. Assurbanipal raconte, dans ses inscriptions, qu'il a vaincu les Mèdes. Après cette victoire, il voulut rétablir son pouvoir sur l'Asie occidentale qui s'était révoltée, depuis la Lydie, où régnait Gygès, jusqu'à Memphis, en Égypte, où régnait Psammétique, fils de Néchao.

542. — II^e section ; les trois premières campagnes d'Holopherne contre l'Asie occidentale, II-III.

Assurbanipal plaça sous le commandement d'Holopherne l'armée chargée de remettre sous le joug assyrien les anciens tributaires de l'Asie occidentale, II, 4-11.

1^o Dans une première campagne, elle opéra une sorte de razzia dans la Cappadoce et une partie de l'Asie-Mineure, II, 12-13.

2^o Holopherne fit ensuite une seconde campagne, à l'est de l'Euphrate, II, 14. La révolte des habitants de Babylone et du Bas-Euphrate, qui ne sont pas mentionnés parmi les rebelles du ch. I, l'avait obligé à modifier ses plans. Une insurrection avait éclaté au sud de l'Assyrie, et la nécessité de la réprimer contraignit Assurbanipal à rappeler Holopherne pour combattre les insurgés de la Chaldée. Le général assyrien porta donc ses armes depuis le fleuve Chaboras jusqu'au golfe Persique (1) et prit ainsi part à la défaite de Babylone et de ses alliés, défaite racontée longuement dans l'histoire d'Assurbanipal.

(1) Le nom du fleuve Chaboras a été défiguré par les copistes. Il est devenu Mambré dans la Vulgate, Abrona dans les Septante, mais il est assez facile de reconnaître le Chaboras, Chabur ou Habur, dans l'altération grecque.

3° Les Arabes s'étaient unis à Saulmugina, vice-roi de Babylone, frère d'Assurbanipal, dans sa révolte contre son suzerain. Holopherne fit contre eux sa troisième campagne, II, 15-17 : *Et occupavit terminos ejus, a Cilicia usque ad fines Japhehth, qui sunt ad austrum, abduxitque omnes filios Madian et prædavit omnem locupletationem eorum omnesque resistentes sibi occidit in ore gladii. Et post hæc descendit in campos Damasci in diebus messis et succendit omnia sata omnesque arbores et vineas fecit incidi.* Toute la ligne des pays parcourus par Holopherne était occupée, en dehors des villes, par des Arabes. Les Madianites dont il est question ici sont certainement des Bédouins nomades, c'est-à-dire les Arabes des documents ninivites. Le texte grec mentionne dans les termes suivants le traitement infligé aux vaincus : « Il enveloppa tous les fils de Madian, et il brûla toutes leurs tentes, et il pilla tous les parcs où ils avaient leur bétail. » — Voici maintenant comment Assurbanipal raconte qu'il châtia la révolte des Arabes :

2. Les hommes d'Arabie, tous ceux qui étaient venus avec lui [leur roi],
3. je fis périr par l'épée et lui, de la face
4. des vaillants soldats d'Assyrie s'enfuit et il s'en alla
5. au loin. Les tentes, les parcs,
6. leurs demeures, on y mit le feu et on les brûla dans les flammes (1).

Tous les rapprochements que nous venons de faire ne sont pas parfaitement certains, mais il est impossible de ne pas les trouver très frappants.

La vigueur avec laquelle Holopherne mena cette campagne contre les nomades, qui habitent la lisière des pays cultivés de l'Asie occidentale, remplit de terreur leurs voisins, et ils s'empressèrent de rompre la ligue qu'ils avaient formée contre l'Assyrie pour courber de nouveau le front sous le joug, ce qui n'empêcha pas cependant le général ennemi de les traiter avec dureté, III. Il ne rencontra de résistance que

(1) G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 259, colonne VIII du cylindre C, lignes 2-6.

devant Béthulie, contre laquelle il fit sa quatrième et dernière campagne.

543. — III^e section : Terreur d'Israël, qui s'apprête néanmoins à la résistance, IV.

Holopherne était maître de la Syrie et de la Phénicie; il menaçait maintenant les Israélites. Ceux-ci, abandonnés de tous leurs alliés, privés de leur roi Manassé, qui était alors, croyons-nous, prisonnier à Babylone, ne voulurent point cependant se rendre sans combat. Ils occupèrent fortement les défilés qui conduisent de la plaine de Jezraël dans l'intérieur du pays, et en particulier la ville de Béthulie. Béthulie n'est nommée que dans le livre de Judith; de là, la difficulté de l'identifier. Il est certain qu'elle était voisine de Jezraël et de Dothaïn, IV, 5; VII, 3; sur une montagne, au pied de laquelle il y avait une source, VI, 13, 16; l'aire dans laquelle on doit rechercher ses ruines est par conséquent assez circonscrite; on croit assez communément que c'est le Sanour d'aujourd'hui (1).

En même temps qu'ils prenaient ces mesures de précautions, les enfants d'Israël priaient et jeûnaient afin d'obtenir la protection de Dieu contre leurs ennemis.

544. — IV^e section : Histoire d'Achior, V-VI.

Holopherne, surpris de la résistance des Israélites, demande au chef des Ammonites, Achior, leur voisin, dont il avait incorporé les forces dans son armée, III, 8, quels sont ces témé-

(1) « Feu Schulz, consul de Prusse à Jérusalem, avait proposé [en 1847] de reconnaître Bethulia dans le village de Beit-Ilfa, placé à mi-chemin sur la route de Zerayn (Jezrahel), à Beysan (Scythopolis). Cette identification ne me paraît pas satisfaisante, et j'aime mieux voir Bethulia dans le bourg fortifié de Sanour, qui est réellement une des clés de la Judée et qui est à une heure et demie seulement au sud de Tell-Dothan, où sont les ruines de Dothaïn. A petite distance à l'est de Sanour sont une vallée et un khan, nommés Meitheloun, et qui pourraient bien avoir conservé un reflet du nom de Bethulia. » De Saulcy, *Dictionnaire topographique abrégé de la Terre Sainte*, 1877, p. 79. Voir aussi M^{sr} Mislin, *Les Saints Lieux*, 2^e édition, t. III, p. 359; V. Guérin, *Description de la Palestine*, Samarie, 1874, t. I, p. 344-350.

raires qui osent ainsi s'opposer à sa marche. On a souvent trouvé invraisemblable qu'Holopherne ignorât ce qu'était Israël; rien n'est cependant plus naturel; avant le Christianisme, Israël n'occupait qu'une place imperceptible, aux yeux des étrangers, dans l'histoire du monde. L'Assyrie avait vaincu Samarie, il est vrai, et fait la guerre à Juda, mais d'après les inscriptions cunéiformes, ce pays était insignifiant, la 22^e partie seulement des royaumes de l'Asie occidentale. De plus, Holopherne était, comme l'indique son nom, d'origine aryenne et non sémitique, et, par conséquent, encore moins au courant que le reste des Assyriens de ce qui touchait aux Israélites. Achior lui fit un résumé de leur histoire et lui déclara qu'il ne pourrait les vaincre que si Dieu était irrité contre eux par leurs iniquités. Un tel langage remplit d'indignation le général assyrien, qui fit conduire Achior à Béthulie, afin de le châtier après la prise de cette place.

545. — V^e section : Dieu suscite Judith pour délivrer Béthulie, VII-VIII.

Holopherne assiège Béthulie, coupe toutes les conduites d'eau et réduit la ville à l'extrémité. Les habitants, mourant de soif, veulent se rendre. Une pieuse veuve, nommée Judith, d'une vertu et d'un courage extraordinaires, suscitée de Dieu pour faire lever le siège, ranime la confiance de ses compatriotes et conçoit le projet d'aller dans le camp ennemi tuer elle-même le général assyrien.

546. — VI^e section : Judith réalise son projet et tue Holopherne, IX-XIII, 10.

1^o Judith, après s'être préparée par la prière à l'exécution de son projet, se rend au camp des Assyriens, accompagnée d'une servante. Là, elle gagne les bonnes grâces d'Holopherne, et, après un grand festin, dans lequel il s'enivre, elle lui coupe la tête.

2^o L'Écriture Sainte loue l'héroïsme de Judith, malgré la manière dont elle trompa Holopherne : *Cui etiam Dominus contulit splendorem, quoniam omnis ista compositio, non ex libidine, sed ex virtute pendebat*, x, 4; *erat etiam virtuti cas-*

titas adjuncta, XVI, 26. Cf. XIII, 23-25; XV, 10-11 (1). Sur quoi S. Thomas fait l'observation suivante : « Quidam commendantur in Scriptura non propter perfectam virtutem, sed propter quamdam virtutis indolem, scilicet quia apparebat in eis aliquis laudabilis affectus, ex quo movebantur ad quædam indubita facienda; et hoc modo Judith laudatur, non quia mentita est Holopherni, sed propter affectum, quem habuit ad salutem populi, pro qua periculis se exposuit. » 2^a 2^a, q. cx, a. 3, ad 3^{um}. Quant au meurtre du général assyrien, les peuples de l'antiquité ont toujours considéré la mort d'un ennemi comme licite (2).

547. — VII^e section : Victoire d'Israël sur les Assyriens, à la suite de la mort d'Holopherne, XIII, 11-XVI.

Judith s'empressa de porter à Béthulie la tête de son ennemi, qui fut reconnue par Achior (3). Le peuple éclata en actions de grâces et sa joie n'eut d'égale que l'abattement des Assyriens, quand ils connurent la mort de leur général; lorsque ces derniers furent attaqués par les assiégés, ils ne songèrent qu'à s'enfuir, laissant derrière eux un riche butin. L'héroïne célébra sa victoire par un cantique (4), et tout le peuple remercia Dieu par des sacrifices solennels à Jérusalem; elle mourut pleine de jours dans la ville qu'elle avait sauvée.

(1) Les Pères et les docteurs, à cause de ces différents traits du caractère de Judith, nous montrent en elle la figure de la Sainte Vierge.

(2) Cf. nos 453, 2^o et 454, 1^o,

(3) Remarquer, XIII, 20, la croyance aux anges gardiens.

(4) On y lit, XVI, 8 : *Nec filii Titan percusserunt eum*. On peut s'étonner de rencontrer le nom des Titans dans la bouche de Judith; mais le grec, d'où il vient, XVI, 7, a rendu par ce mot, très vraisemblablement, l'hébreu *gibbôrîm*, qui veut dire *forts*, héros, de même qu'il a rendu *rephaïm* par *géants*, dans le même verset.